Les délices de l'orthographe

Valérie Feschet

▶ **To cite this version:**

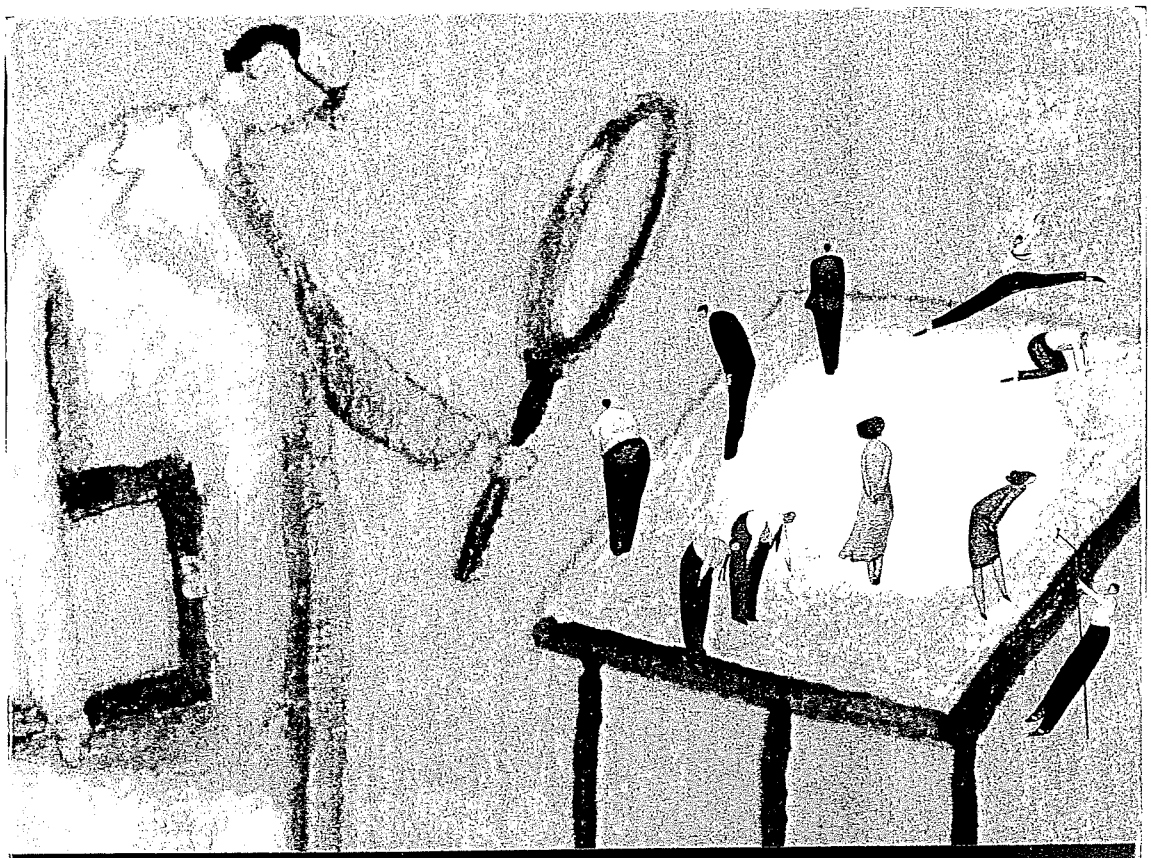
Valérie Feschet. Les délices de l'orthographe : ou la passion des Français pour la dictée de Pivot. Les passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée, Bayard Editions, pp.189-217, 1998. halshs-00928002

HAL Id: halshs-00928002
https://shs.hal.science/halshs-00928002

Submitted on 13 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Sous la direction de

CHRISTIAN BROMBERGER

Passions ordinaires

Du match de football au concours de dictée

Bayard Éditions

SOCIÉTÉ

7

Les délices de l'orthographe

ou la passion des Français pour « la dictée de Pivot »

Valérie Feschet

« Tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe », fait dire Marivaux à l'un de ses personnages. L'auteur du *Jeu de l'amour et du hasard* (1730), se doutait-il que la faute d'orthographe, peu après le doux « marivaudage », deviendrait une affaire d'État au sens propre, un manquement grave au devoir de citoyen ?

Avec la Révolution de 1789, en effet, la nationalité française devient tout autant une affaire de langue qu'une affaire de droit. La politique linguistique jacobine est claire : « Être français », c'est parler *le* français et donc savoir l'écrire. L'abbé Grégoire ne cesse de le clamer : la multiplicité des « idiomes » parlés en France est la cause essentielle de la résistance des campagnes aux idées nouvelles. Les Français devront bientôt faire preuve d'allégeance aux valeurs républicaines en écrivant un français correct, c'est-à-dire en respectant les règles de la grammaire et de l'orthographe dans leurs dictées d'écoliers et leurs composi-

tions « françaises ». Pourtant, à la fin du XVIII[e] siècle, ces directives révolutionnaires sont loin d'être populaires. Les Français sont encore très attachés aux langues régionales, et c'est en des termes déchirants que les notables provinciaux confient en 1790 leurs sentiments à l'abbé Grégoire : « Pour détruire notre patois, écrivent les Amis de la Constitution de Perpignan, il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier[1]. » Cependant, les campagnes françaises, aussi éloignées soient-elles de Paris, endosseront l'habit du sage écolier et consolideront, par leurs efforts intellectuels, l'unité linguistique de l'État français[2].

Deux siècles plus tard, le tableau est étonnant. Non seulement les citoyens parlent et écrivent le français, mais un nombre non négligeable d'entre eux excellent en la matière. La fièvre républicaine semble s'être transmise à la nation tout entière et même aux populations des territoires d'outre-mer. La passion révolutionnaire portée par l'élite bourgeoise est devenue une passion populaire. Les concours de dictées et les associations pour la défense de la langue française ne se comptent plus ; les prix nationaux et internationaux de nouvelles et d'autobiographies se multiplient ; le Comité pour la réhabilitation et l'usage du passé simple et de l'imparfait du subjonctif (CORUPSIS) voit le jour le 2 mai 1996 dans un café d'un village de Dordogne de 500 habitants et connaît un grand succès. Toutefois, la nature de la passion pour le français a changé depuis l'exaltation des Lumières. On est passé de la révolution à la tradition. Il ne s'agit plus de contraindre, mais d'entretenir, d'animer un patrimoine. Orthographe et projet politique coïncidaient à la période révolutionnaire. Aujourd'hui, on s'accroche à un symbole. La contrainte est devenue un jeu.

1. M. De Certeau, D. Julia et J. Revel, *Une politique de la langue : la Révolution française et les patois*, Gallimard, 1975.
2. Il faudra attendre les réformes de Jules Ferry (1881-1882) pour que l'alphabétisation se généralise dans tout le pays.

La dictée comme réjouissance populaire

C'est du côté des amateurs de concours d'orthographe, des « passionnés », des « mordus » que mon attention se portera pour traquer la quintessence d'une histoire d'amour par ailleurs inégalement partagée. En effet, si pour certains l'orthographe juste est un acte de « foi » et la faute un « péché mortel », pour la majorité des Français, écrire reste une corvée, une tâche rébarbative. Quels sont les ressorts intelligibles de cette communion menée sur le mode de la participation ludique (et parfois mystique)[3] ? Le championnat d'orthographe animé chaque année et depuis plus de dix ans par Bernard Pivot permettra l'examen d'une situation concrète[4].

L'orthographe n'a pas toujours joui d'un tel prestige. Les acteurs de la révolution culturelle de 1968 la considéraient comme le symbole d'une société bourgeoise archaïque et répressive. L'avantage fut alors donné à la spontanéité, à la libre expression et les élèves, jusqu'aux candidats à l'agrégation de lettres modernes, bénéficièrent de l'indulgence des « maîtres ». Est-ce lié au souci d'identité des Français qui se trouvent confrontés aujourd'hui à l'écroulement de la notion de patrie, à la crise des valeurs républicaines, à la construction européenne, à la supériorité économique et scientifique de l'anglais qui empiète sur le domaine de la francophonie[5] ? Quoi qu'il en soit, depuis les années 1980-1990, les Français s'intéressent de nouveau à la codification écrite de leur langue. L'orthographe est même devenue l'essence d'activités ludiques très prisées de la

3. L'orthographe est souvent perçue comme un système de valeurs dont la pratique s'apparente plus à un acte de foi qu'à un usage fonctionnel.

4. La Caisse du Crédit agricole des Bouches-du-Rhône m'a permis d'assister à la demi-finale marseillaise du 9 novembre 1996. Elle me confia le rôle d'hôtesse des candidats seniors. Je pus ainsi observer l'événement en direct. Il me faut tout particulièrement remercier M. Roger Gerisse, responsable de la communication du Crédit agricole des Bouches-du-Rhône, pour son accueil.

5. Selon l'expression de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, la langue française est « aimée, violée, engrossée, tordue, étirée, décorée, honorée par 150 millions de servants à travers les continents » (*Le Monde* du 30 juillet 1996).

population. La dictée tant redoutée des écoliers offre sa matière, en cette fin de XX^e siècle, à la réjouissance du concours populaire. Les jeux de mots (jeux solitaires, jeux de société, jeux télévisés) appartiennent maintenant à la civilisation des loisirs.

La dictée de Pivot

Rebaptisé « Dicos d'or[6] » en 1993, le championnat d'orthographe existe en France[7] depuis 1985. Il s'agit d'un concours de dictée animé par Bernard Pivot, présentateur vedette spécialisé dans les émissions littéraires. Ce concours jouit d'une grande popularité et s'organise en trois filières. La « filière scolaire » regroupe des concurrents cadets (moins de 15 ans) et juniors (de 15 à 18 ans) qui participent aux épreuves dans certains établissements d'enseignement. Les meilleurs accèdent aux demi-finales puis à la finale, le nombre de sélectionnés étant proportionnel à celui des candidats par région. Les concurrents de la « filière entreprise » (le Crédit agricole, France 3, par exemple) participent eux directement à la finale, mais font l'objet d'un classement séparé. La « filière générale », à laquelle nous nous arrêterons – car les candidatures y sont spontanées et individuelles –, comporte quatre catégories : les cadets, les juniors, les seniors professionnels, âgés de plus de 18 ans, et spécialistes, en activité ou à la retraite, de la langue française (professeurs de langue ou de littérature, instituteurs, directeurs d'école, bibliothécaires, écrivains, correcteurs, journalistes, traducteurs, etc.), enfin les seniors amateurs. En 1996, 385 000 personnes ont participé aux éliminatoires, toutes catégories confondues. Dans la filière « générale », 13 759 candidats ont renvoyé les

6. Les « Dicos d'or » sont retransmis par France 3 et sponsorisés par le magazine *Lire*, Larousse, Moët & Chandon. Le Crédit agricole organise les demi-finales régionales.

7. L'idée d'une dictée nationale vint à l'esprit de la linguiste Micheline Sommant en 1981 alors qu'elle organisait à l'attention du personnel des éditions Nathan un concours de dictée pour la promotion d'un nouveau dictionnaire. En Belgique, le championnat d'orthographe existe depuis 1972.

tests à la revue *Lire* afin d'être sélectionnés pour les demi-finales. Sur les 6 192 demi-finalistes, 162 ont été convoqués à Paris pour la finale.

Du beau monde et des sites prestigieux

Faire vivre l'orthographe, c'est aussi faire revivre l'histoire de France et rappeler son rayonnement culturel. La retransmission des épreuves se fait toujours à partir d'un site choisi pour son intérêt symbolique. Le succès de cette dictée n'a d'égal que le prestige des lieux qui l'accueillent : la Sorbonne, l'Opéra-Comique de Paris, le Nouvel Opéra de Lyon et le château de Versailles, mais aussi le Futuroscope de Poitiers, l'ONU à New York, le Parlement européen à Strasbourg, la Bibliothèque nationale de France... En 1996, la dictée de la demi-finale fut retransmise de l'hémicycle de l'ancienne halle aux grains de la ville de Blois. L'orthographe avait rendez-vous, cette année-là, avec les châteaux de la Loire.

Jack Lang, maire de Blois et ancien ministre de la Culture, profita de cette fameuse dictée pour inaugurer avec succès le Centre national de la langue française comprenant une bibliothèque de 6 900 m^2. « Le choix architectural, lit-on dans le numéro d'octobre 1996 du magazine *Lire*, relève d'un parti pris classique, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur : au verre et à l'acier des créations contemporaines, les Blésois ont préféré des matériaux plus symboliques, tels que la pierre, le bois et la brique. » L'orthographe, véritable patrimoine, s'accommode très bien de ces métaphores architecturales mêlant histoire et modernité.

S'associent chaque année à cette manifestation de nombreuses personnalités invitées par Bernard Pivot. Lors de la demi-finale de Blois, par exemple, le public pouvait apprécier la présence de François Nourissier, Edmonde Charles-Roux, Philippe de Rothschild, Jean-Pierre de Beaumarchais, Alain Bombard, Marc Riboud, Dani et Fabienne Thibeault, etc. Lors

de la finale de Versailles, en 1995, il y avait dans la salle Philippe Séguin, Roger Hanin, Brigitte Fosset, Macha Méril, Jacques Weber, Erik Orsenna, Henri Salvador... Les grands noms de l'histoire se mêlent à ceux de la politique, de la chanson, du sport et du cinéma...

Les temps forts du championnat

Le championnat est annuel et se déroule en plusieurs temps. Au printemps, les candidats renvoient les tests éliminatoires publiés par le magazine *Lire*. Il s'agit de corriger des phrases mal écrites et de répondre à des questions[8]. Pour être sélectionné, il faut faire zéro faute. Les pièges sont nombreux. Les candidats s'entraident afin de ne pas être écartés « bêtement »[9] de la compétition... Ils échangent leur numéro de téléphone lors des demi-finales et créent ainsi un réseau de solidarité.

À l'automne, les « zéro faute » reçoivent une convocation et se rendent dans la ville organisatrice de leur région. En 1996, l'épreuve se déroula, pour les Provençaux, à Marseille, dans les locaux du conseil général. Les personnalités locales (l'inspecteur d'académie, le représentant du président du conseil général, le responsable de la communication du Crédit agricole) pensaient pouvoir mettre à profit les moments de l'émission télévisée, qui précédaient la dictée, pour faire un discours sur la langue française ou sur le rôle tenu par leur institution dans l'organisation du championnat. Ils furent hués par les 181 participants qui « ne voulaient pas rater Pivot », véritable star, du générique d'ouverture aux derniers mots de la conclusion.

---

8. Par exemple : Qu'est-ce qu'un archicube ? Qu'est-ce qu'un spicilège ? Qu'est-ce que la mise en abyme ? Ou encore : Tous ces homonymes existent-ils dans la langue française ? Taure, Tort, Tors, Tore, Torr.

9. Les tests 1996 ont fait chuter un très grand nombre de candidats sur une question d'« élans »... Tous les entretiens sont revenus en chœur sur ce point. Il n'était vraiment pas facile de déjouer le piège et d'orthographier justement les grandes antilopes africaines caractérisées par des cornes légèrement spiralées (nom masculin : l'éland).

L'événement médiatique retransmis en direct de Blois subjuguait les candidats. C'était une façon de « se mettre en condition », m'ont expliqué certains par la suite, « de se concentrer sur l'épreuve ». Véritable messe républicaine, la dictée de Pivot qui, cette année-là, traitait de la Loire, s'entoure de tout un rituel.

Ces éliminatoires s'accompagnent d'épreuves parallèles réservées aux membres des entreprises partenaires. Ainsi à Marseille en 1996, dans une salle proche de celle qui réunissait les demi-finalistes, les candidats du conseil général concouraient également dans cette épreuve de vérité. Il s'agissait d'une animation d'entreprise comme on en voit de plus en plus souvent. Les corps de métier sont également concernés : « la dictée des toqués » destinée aux chefs cuisiniers, inaugura la demi-finale de Lyon en 1995 ; « la dictée fleurie » fut réservée aux jardiniers du château de Blois un peu avant les éliminatoires de 1996. Les participants forment équipe avec des journalistes. Il ne s'agit plus de faire pousser des fleurs, mais de les écrire : un asphodèle, une azalée, un zinnia, des glycines pervenche…

Enfin, en plein cœur de l'hiver, les finalistes planchent sur la copie décisive. La dictée de la finale 1996 traitait des superstitions des artistes de théâtre et d'opéra. Il y a souvent un lien entre le lieu de la compétition et le thème de la dictée, aussi les candidats travaillent-ils dans cette direction. Michèle, par exemple, fit zéro faute à la dictée du Nouvel Opéra de Lyon en 1995 grâce à ses révisions sur la musique qui lui permirent de mettre deux *m* à comma…

Classeurs, grands cahiers et intercalaires

Mais la passion de l'orthographe, au quotidien, qu'est-ce que cela signifie ? Pour comprendre les représentations qui animent ces amateurs de concours de dictée, il faut considérer la nature de leur « entraînement » ainsi que leurs attitudes ordinaires à l'égard de l'écrit.

Pour les « champions », c'est comme cela que les appelle Michèle, institutrice retraitée, elle-même « Dicos d'or » en 1995 (c'est-à-dire première de la catégorie senior professionnel) et championne du monde la même année au Québec, le calendrier s'accélère toujours entre la demi-finale et la finale. « Il n'y a pas de secret, tous les champions travaillent énormément », explique-t-elle. La volonté de gagner décuple les forces : « C'était quand même la troisième fois que j'avais zéro faute à la dictée ! Et là je me suis dit : "Cette fois, tu ne vas pas à Paris pour te promener ! Il ne faut pas rigoler !" Alors je me suis mise à bûcher ! C'est mon mari qui faisait la cuisine ! (rires) Je ne balayais plus ! Je me levais tôt ! À sept heures et demie, huit heures maximum, j'étais habillée, chaussée, maquillée et au bureau ! J'en ai noirci du papier ! J'ai relu pour la deuxième fois le dictionnaire ! » Avant sa victoire, Michèle travaillait dix heures par jour ; Bruno Dewaele, premier champion en 1985 et champion de la Super Finale à New York en 1992, travaillait jusqu'à treize heures quotidiennement. Mais que font-ils exactement ? Comment s'approprient-ils les règles d'un jeu aussi complexe ?

Les participants reprennent généralement les anciennes dictées pour repérer leurs lacunes et effectuer ensuite, par l'intermédiaire du dictionnaire, un travail de classification très complexe aboutissant à la rédaction de fiches, à la constitution de chemises et de dossiers. Par exemple, à la lecture d'une ancienne dictée, le mot « cyclothymique » posa un problème d'analyse à Michèle. Elle se dit : « Il y a deux *y* ! Mais pourquoi ? » C'est ainsi qu'elle rédigea une liste de préfixes grecs et latins. Elle travailla également la rhétorique parce qu'il y eut un jour « lipogramme ». Elle compléta la série : « anacoluthe », etc.

Dans un classeur à chemises transparentes, elle a « rangé » le vocabulaire par thème. Elle a ainsi toute une série de fiches sur l'anatomie, la médecine, les aliments, les animaux, l'Antiquité, l'architecture, les langues et les dialectes, les maladies et les remèdes, les métiers et les activités parce que, « la dominoterie, ce n'est pas du tout la fabrique de dominos. C'est la fabrique de

certains papiers ! Et puis il y a burineur et buriniste ! Ce n'est pas pareil ! » Son classeur renferme aussi des listes de mots qui tournent autour du textile (130 noms de tissus), de la monnaie, de la musique, des nombres[10], des plantes, des religions et de la liturgie, des sciences et des techniques... Les dossiers « théâtre », « drapeaux », « mers et bateaux », « vents » sont plus pauvres que les autres car encore récents.

Des pense-bêtes lui servirent également à ne pas confondre le sens de certains mots très proches, par exemple : pélagique (relatif à la haute mer) et pélasgien (relatif aux Pélasges), ou encore un biset avec un *s* qui est un pigeon et un bizet avec un *z* qui est un mouton !

Quant aux noms propres, deux listes furent nécessaires, une pour les gens, l'autre pour les lieux. « Attention, il y a deux *n* ! Attention, il n'y a qu'un *p* ! Attention, il y a un tréma ! Attention, il n'y a pas d'accent ! » Comme Baton Rouge, il n'y a pas d'accent et pas de trait d'union ! Pennsylvanie, il y a deux *n*... Transylvanie, il n'y a qu'un *s*... Elle sait même écrire Marie Leszczynska, me dit-elle en riant, et Massachusetts... Elle a intégré dans cette rubrique certains adjectifs dérivés : Nigeria et nigérien, Cap-Vert et capverdien... Pour effectuer un classement aussi performant, il faut lire le dictionnaire de *A* à *Z* et classer chaque mot difficile dans les rubriques qui le concernent. En fin de journée, Michèle reprenait chaque feuille et la logeait dans une chemise. Quand la liste devenait brouillonne, elle la recopiait.

Apprendre l'orthographe sans connaître le sens des mots est impossible. Les dictées sont truffées de pièges sémantiques. Aussi est-il nécessaire de mémoriser les définitions : « Comma avec 2 *m*, c'est la différence entre un demi-ton diatonique et un demi-ton chromatique. Le comma vaut un neuvième de top, etc. » De quel dictionnaire s'agit-il ? Le *Petit Larousse,* avec ses 85 700 mots, semble suffisant. Le *Robert en 9 volumes* qu'elle possède n'est consulté qu'à titre documentaire. Michèle

10. Vicennal, doublet, ennéade, heptathlon ; les mots composés comme un deux-mâts, un tiers-point, un huit-reflets ; les préfixes mathématiques : giga, nano, pico...

raconte tout cela avec beaucoup d'humour et rit sans retenue de sa pratique. Elle insiste sur le fait que c'est « épouvantable », « affreux », « horrible » ! Il lui faut quatre mètres cubes pour stocker toutes ses fiches.

« Féminin et masculin, that is the question ! »[11]

Tous les champions semblent buter sur les mêmes difficultés et tout particulièrement sur les genres... Michèle a donc réalisé des listes de mots dont le genre est incertain qu'elle élague quand elle est sûre de sa mémoire et qu'elle enrichit quand elle en rencontre d'autres. « Tant qu'on ne s'est pas posé la question, on n'en soupçonne pas la traîtrise ! Neuf pages de cahier grand format et quatre colonnes sur chaque page ! » Un aéronef, un api, une foulque... Il faut également repérer les mots qui ont deux genres et deux sens différents : un / une aria, un / une faune, un / une couple, un / une vigile... Tous les moyens mnémotechniques sont bons. Comme beaucoup de champions, elle utilise du bleu pour fixer les mots masculins et du rose pour mémoriser les mots féminins.

« Le cauchemar des noms composés »

L'autre bête noire des amateurs de dictées est le pluriel des noms composés. La rubrique de mon informatrice est intitulée : « Le cauchemar des noms composés ». Pas de règle, pas de logique : « Les DOM-TOM, c'est invariable, et les tam-tams, ça ne l'est pas ! Certains mots composés sont invariables (des laissez-passer), d'autres prennent un *s* au pluriel à chaque mot (des bancs-titres, des ballets-pantomimes), d'autres un *s* au premier (des bandes-son, des langues-de-chat), d'autres encore un *s* au

11. Il s'agit du titre que Michèle a donné à son chapitre sur les genres.

second (des juke-boxes [sing. juke-box]) ! » Dans la même série de difficultés, l'orthographe des fractions (traits d'union, pluriel) relève de l'enfer.

« Le participe passé »

La grammaire, la conjugaison, les temps et leur concordance posent moins de problèmes. On révise par acquis de conscience les cas litigieux de participe passé, mais généralement les candidats se disent incollables sur la conjugaison des verbes qui semble avoir été acquise à l'école primaire. À part quelques difficultés bien identifiées (*messeoir*, « il ne messied pas de dire », ou encore le verbe *seoir*, « il sied, ils siéent »), il y a des règles qui tiennent en peu de points.

Quand on se penche sur le cahier de la finaliste 1995 toutefois, on est pris d'un véritable vertige à la mesure de la complexité des règles d'accord du participe passé. Voici quelques sous-titres que l'on trouve au fil des pages : « Verbes pronominaux de sens réfléchi ou réciproque » ; « Verbes essentiellement pronominaux » ; « Verbes existants aux deux formes » ; « Nuance de sens quand un infinitif intervient » ; « Verbes impersonnels » ; « Participe passé sans auxiliaire »... « Tout est dans l'histoire du complément d'objet direct ! », m'explique-t-elle en me donnant quelques exemples : « *Ils se sont vus* (c.o.d.) mais *ils se sont parlé* (c.o.i.) ; *La femme que j'ai entendue chanter* (femme, c.o.d.), mais *La chanson que j'ai entendu chanter* (chanson, c.o.d. de chanter et non de entendu) ; *Les obstacles qu'on lui a donné à vaincre* (c.o.d. de vaincre et non de donné) ; *La chose est plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord* (c.o.d. "l" neutre remplaçant une proposition)... Et il ne faut pas confondre un complément d'objet direct avec un complément circonstanciel ! *Les millions que ces travaux ont coûté...* »

Les cahiers de Michèle renferment d'autres intercalaires alléchants : « Les pluriels d'origine étrangère », « Les adjectifs numéraux », « Les accords du verbe », « Les adjectifs qualificatifs », « Les consonnes simples ou doubles », « Les traits

d'union», «Les accents»... Si passion il y a, cette passion prend ici le visage de la collection. Elle collectionne les mots rares qu'elle classe en chemise, en «album», en famille...

Une curiosité sans fin

Les amateurs de dictées semblent tous avoir une grande érudition. Ils sont très curieux, perfectionnistes. Ils vont jusqu'au bout des choses et ne supportent pas l'à-peu-près. Plusieurs fois par jour, s'il le faut, Évelyne, institutrice retraitée, consulte son dictionnaire pour vérifier le sens d'un mot ou son orthographe. Elle prépare ses voyages des mois à l'avance en se documentant sur l'histoire, la géographie, la culture et la société du pays où elle souhaite se rendre. Michèle, quant à elle, a recherché un livre d'architecture pendant des années, car tout ce qu'elle trouvait sur le sujet dans ses encyclopédies lui semblait trop sommaire. Elle voulait des informations précises, des croquis. *Le vocabulaire de l'architecture* édité par l'*Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France* assouvit sa soif de connaissances.

M. et Mme Lamande, tous deux professeurs d'espagnol, comme Georgette, retraitée des PTT, finalistes et demi-finalistes des «Dicos d'or», sont également philatélistes[12]. L'approche thématique, c'est-à-dire le développement d'un sujet à travers les timbres, les oblige à constituer une documentation très poussée et relève de la même démarche intellectuelle que celle consistant à préparer un voyage ou à tout connaître d'un sujet. Mme Josette Lamande, par exemple, a préparé dernièrement une exposition de timbres sur les camélidés. Le plan de son dossier reflète la minutie de ses recherches : I. Morphologie (la tête, le tronc, les membres) ; II. Évolution, milieu naturel et domestication – 1. Amérique – 2. Afrique – 3. Asie ; III. Source de vie en milieu aride, Agriculture et alimentation, habillement

12. M. et Mme Lamande animent un club et participent eux-mêmes à la compétition en fréquentant les expositions locales, nationales et internationales.

et artisanat, habitat, portage ; IV. Agent de communication, caravanes commerciales, explorations et expéditions militaires, transport du courrier, sport et loisir ; V. Agent de culture, mythe et religion, art de vivre, symbole et emblème... N'y a-t-il pas une troublante ressemblance entre les albums de timbres et les classeurs de mots ?

Les amateurs d'orthographe s'intéressent à tout, disent-ils, bien qu'ils aient chacun deux ou trois domaines de prédilection. La philatélie, la botanique, la musique, le chant, la peinture, la littérature, l'architecture, l'histoire de l'art, l'histoire, la géographie, l'ethnologie sont les matières qui reviennent le plus souvent. Cette boulimie d'informations leur pose quelques problèmes pour gérer leur temps et leur espace. En plus des dictionnaires et des encyclopédies, piliers de chaque bibliothèque, les magazines et les ouvrages spécialisés envahissent les salons, les bureaux, les chambres vides, les garages, les greniers. M. Lamande est abonné à une douzaine de magazines : *Géo, Méditerranée Magazine, Détours en France, Le Monde philatéliste, La Philatélie française, La revue municipale de Marseille, Terres marines, Rustica, La Vie, Sciences et avenir, Terre sauvage, Le Particulier*... Son souhait est de « mettre en fiches » toutes ces revues pendant sa retraite.

On observe donc chez tous ces « amoureux » du français le même désir de collection, le même souci d'accumulation, la même rage de classification et d'appropriation. Il est toutefois possible de distinguer deux catégories de tempérament articulées soit autour des objets, en l'occurrence ici des mots, de l'orthographe des mots (on classe les mots comme on classe les timbres), soit autour des systèmes, c'est-à-dire des règles, de la grammaire. D'un côté le statique, le mot classé en chemise, la collection ; de l'autre le dynamique, le mot actif, le mot éduqué en langage, le chant. Évelyne, par exemple, contrairement à tous les autres candidats entendus, possède un très grand nombre de livres de grammaire qu'elle connaît sur le bout des doigts. Elle apprécie tout particulièrement le *Thomas*. Pour elle, l'orthographe est un jeu. Il convient d'en connaître les règles et de

pouvoir les expliquer à ses partenaires. Elle ne collectionne rien. Elle est moins attachée à la littérature (symbolisée par une bibliothèque) qu'au chant qu'elle pratique.

La langue en mouvement

La passion de l'orthographe n'est pas forcément associée (comme on le croit souvent) à une vision passéiste et figée de la langue. La langue évolue, l'affaire est entendue, et personne n'en est vraiment chagriné. Tous les informateurs que j'ai rencontrés m'ont semblé relativement satisfaits de l'état des lieux. Ils croquent le monde comme ils croquent les mots. Ils découvrent les néologismes comme des gourmets se délectent de nouveaux mets. Ces champions d'orthographe ne confondent pas non plus la nature de la langue avec les rigueurs de l'écriture. Ils utilisent à l'oral toute la palette des mots et des expressions populaires : les fringues, les bouquins, rafler tous les prix, faire un carton, bûcher, fusiller ses stylos, les bleds perdus, se faire engueuler, prendre son pied, avoir du feeling, avoir une gueule, le fourbi, le bastringue, le dépotoir, un machin, vachement, et même parfois, « merde », une « saloperie »...

Leur relation à l'orthographe est une véritable histoire d'amour pleine de tendresse et de curiosité. Un dictionnaire a une « âme », une « personnalité ». J'ai souvent entendu dire de tel ou tel dictionnaire qu'il était « bien fatigué », ou « bien malheureux », ou qu'il avait « bien travaillé », comme s'il s'agissait d'un animal de rente. Pour les mots, c'est la même chose. Les mots ont une « gueule ». « Si vous enlevez le *h* à hortensia, ça n'a plus une gueule d'hortensia ! Si vous mettez deux *r* à araignée, ça n'a plus une gueule d'araignée ! » S'agissant du projet de réforme de l'orthographe[13] proposée en 1990-1991 par Michel Rocard, alors Premier ministre, qui a déclenché en

13. Voir sur ce sujet, entre autres, l'ouvrage d'Henriette Walter, *L'aventure des langues en Occident*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 261-264, et celui de Michel Arrivé, *Réformer l'orthographe ?* Paris, PUF, 1993, p. 111-131.

France une véritable « guerre de religion », ils n'en comprennent ni le sens ni l'intérêt et ont généralement un avis tranché sur la question : « Enlever les accents circonflexes, c'est comme si dans une vieille demeure Renaissance vous refaites un linteau qui s'écroule en béton coulé. C'est insensé ! Ça dénature ! »

Calme, tranquillité et volonté des astres

Les amateurs d'orthographe ont-ils un tempérament et des aversions identiques ? Ils ne semblent guère portés vers le sport ni dans les faits ni dans l'âme. Ils supportent mal qu'on supprime des dictionnaires les grands littérateurs pour y mettre des « Prost » ! « Trop de Prost dans les dictionnaires », rage Georgette. « Des Alain Prost, ces sportifs-là, parce qu'ils ont donné trois coups de raquette à peu près d'aplomb, ils sont dans le dictionnaire ! Et on élimine des écrivains importants qui ont apporté quand même plus à la langue française ! » Les amateurs de dictées sont des intellectuels qui se réalisent pleinement dans les jeux et les défis de l'esprit. Les adeptes de l'orthographe ne sont pas non plus passionnés d'animaux. La liberté de se déplacer et le calme du quotidien priment chez eux sur la présence de l'animal de compagnie. Ils ne veulent pas s'embarrasser des contraintes matérielles qui vont de pair avec l'amour des bêtes. Seuls M. Lamande et sa femme possèdent un couple fort silencieux de tortues de terre qui dorment, d'ailleurs, tout l'hiver.

Avec un brin d'humour, ils eurent recours aux signes astrologiques pour appuyer la description de leur tempérament (ou de celui de leur conjoint). Ne faut-il pas lire ici encore une fois la passion de la classification ? Georgette se dit « maniaque », ce qui est caractéristique de la Vierge. Son signe n'est pas étranger également au fait qu'elle soit attirée par les arts... Michèle est Gémeaux ce qui expliquerait sa tendance à « papillonner » tout en se fixant sur l'orthographe. Josette est Balance, ce qui

justifierait le fait qu'elle ne s'intéresse pas à la compétition... Son mari, en revanche, veut aller au fond des choses, il « s'entête », ce qui est caractéristique du Scorpion !

Les pratiques d'écriture dans le quotidien

Cet amour de l'orthographe est associé dans le quotidien à un grand nombre de pratiques d'écriture. L'épistolarité, notamment, est une pratique régulière. La correspondance familiale occupe les vacances et la période des vœux. Des lettres s'échangent entre concurrents des « Dicos d'or ».

La pratique d'écriture la plus impressionnante qu'il m'a été donné de voir est celle de Georgette qui rédige depuis 1978 (presque depuis vingt ans) un (des) cahier(s) de chroniques sociales. Elle en est à son neuvième volume. Elle souhaitait écrire « simplement pour le plaisir d'écrire », mais elle ne voulait pas rédiger un journal intime de peur d'être lue, ni un roman parce qu'elle juge qu'elle n'a pas assez d'imagination. Alors, tous les jours, sur son cahier grand format de deux cents pages, elle inscrit le temps qu'il fait, les événements frappants, mais aussi les petites choses « rigolotes » qu'elle trouve dans les journaux : « La bibliothèque de Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, des lettres seront vendues au théâtre Marigny... Peter Thomson, inhumation... Neuf heures, défilé des camions PTT dans l'avenue Salengro... Bernard Tapie... » Elle a également rédigé un cahier sur les événements d'Algérie, qu'elle a vécus, et sur la Tunisie où elle a séjourné comme touriste. Elle adore les stylos et le papier. Elle se délecte de l'acte même d'écrire.

« C'est un esclavage ! », dit-elle. Elle se lève de très bonne heure, lit le journal, relève sur un brouillon les faits qui l'intéressent et quand elle a préparé six ou sept pages, elle s'installe dans le salon/bibliothèque de son appartement marseillais, face à la mer, et recopie ses notes avec application, souvent le dimanche après-midi, pendant que son mari regarde le sport télévisé dans une pièce voisine. Elle compose des poèmes pour

marquer les temps forts de sa vie (ses mutations, son départ à la retraite) ainsi que les menus des repas de fête[14].

Toutes ces activités sont loin d'égaler, pour certaines, l'énergie et le temps passés aux mots croisés. Rares sont les champions d'orthographe qui ne sont pas aussi des cruciverbistes. Georgette fait des mots croisés à longueur de journées, quand le repas cuit, devant la télé ou quand elle n'a rien de précis à faire. Elle est abonnée à une revue, *Kissing,* spécialisée dans les mots croisés « force 5 et 6 étoiles ». Ce sont les plus difficiles, précise-t-elle. Il faut un dictionnaire pour pouvoir s'en sortir. Pour Michèle, ce sont les « Laclaux » qu'elle trouve dans *Télé Magazine.* Elle apprécie également tout particulièrement les mots croisés appelés « Œdipe » du *Figaro* pour leur spécialisation littéraire. En revanche, Évelyne, M. et Mme Lamande, pour qui la langue française est avant tout un moyen d'être avec les autres, n'apprécient pas ce genre d'activité solitaire.

L'amour de la langue française s'exprime donc dans le quotidien par des pratiques intenses d'écritures multiples oscillant entre la littérature et les jeux de mots. Aux cahiers de chroniques, aux exposés philatéliques, à la correspondance, aux mots croisés (et à leurs dérivés), il faut encore ajouter la pratique régulière du Scrabble. Cette activité concerne surtout les retraités qui bénéficient de plus de temps libre. Michèle et Évelyne appartiennent, chacune de leur côté, à un petit club de Scrabble. Une fois par semaine, elles jouent chez l'un des membres. L'ambiance est très amicale, disent-elles. C'est une excellente façon de travailler l'orthographe autour d'une tasse de thé ou de café. *L'officiel du Scrabble* (un dictionnaire) leur sert de référence. Il s'agit plus de s'instruire sur des mots inconnus que de gagner la partie.

14. La conservation des menus de mariages, de baptêmes, d'anniversaires justifierait à elle seule une analyse plus poussée comme la rédaction de poèmes « biographiques ». Sur la problématique des papiers de famille et des écritures domestiques, voir les travaux de Valérie Feschet, « Petites manies ou rituels domestiques ? Le rangement des papiers de famille en Provence alpine », *Ethnologie française*, XXVI, 2, avril-juin 1996, p. 289-301 ; V. Feschet, *Les papiers de famille. Écriture et nostalgie en Provence alpine*, Aix-en-Provence, Presses de l'université de Provence, 1998, à paraître.

Les jeux télévisés

Les jeux télévisés de culture générale ou de langue française sont également très appréciés et tout particulièrement *Questions pour un champion* animé par Julien Lepers sur France 3 à 18 heures 20, jeu qui n'a pourtant pas grand-chose à voir avec l'orthographe en elle-même, mais plutôt avec une certaine forme d'érudition et de vivacité d'esprit. Michèle a été plusieurs fois encouragée par ses amis, comme Georgette et M. Lamande d'ailleurs, à participer à ce jeu, mais elle redoute la rapidité qui le caractérise et la diversité des thèmes abordés. La littérature, le théâtre, le cinéma, l'histoire sont des rubriques qui lui conviendraient assez, mais « les champions olympiques depuis 1936, alors là : zéro ! »

Parmi les jeux télévisés appréciés des amateurs de français, il faut citer également *Motus* animé par Thierry Beccaro sur France 2 à 11 heures 15 qui se rapproche des mots croisés ; *Pyramide* animé par Patrice Laffont sur France 2 à 12 heures 15 qui serait plutôt un jeu de synonymes ; et bien sûr *Des chiffres et des lettres,* jeu d'Armand Jammot à 16 heures 50 sur la même chaîne qui consiste plutôt à rechercher des anagrammes. 11 heures 15, 12 heures 15, 16 heures 50, 18 heures 20, le programme télévisé journalier est bien rempli pour les amateurs d'orthographe (sans parler des finales et des championnats extraordinaires qui occupent ces jours-là le devant de la scène), mais ils ont « d'autres choses à faire, disent-ils, que de regarder la télévision toute la journée ».

L'amour des dictionnaires

La lecture du dictionnaire, par contre, les entraînerait, s'ils n'y prenaient garde, dans de longues heures de rêverie. Sous prétexte de rechercher le sens d'un mot ou son orthographe, ils plongent volontiers des après-midi durant dans leur *Larousse* ou leur *Robert* préféré, un mot en amenant un autre et ainsi de

suite. Les « cracs » de l'orthographe ont toutes sortes de dictionnaires et d'encyclopédies chez eux : *Le Pluri Dictionnaire Larousse* (1975), *L'officiel du Scrabble* (1993), le *Dictionnaire Bordas, Les pièges et les difficultés de la langue française* (1981), le *Grévisse,* le *Grand Robert en neuf volumes,* le *Grand Larousse en cinq volumes,* le *Dictionnaire des expressions,* des dictionnaires analogiques, des dictionnaires étymologiques... Michèle apprécie tout particulièrement *Le souffle des mots* qui est un dictionnaire commenté des expressions d'origine littéraire. « Que diable allait-il faire dans cette galère ! » Réponse : Molière, *Les fourberies de Scapin.* Les encyclopédies, présentes dans chaque foyer, reflètent leur curiosité intellectuelle : l'*Encyclopédie Clartés,* chez Évelyne ; l'*Encyclopaedia Universalis* chez M. et Mme Lamande, le *Grand Larousse* en vingt-deux volumes chez Georgette.

Parmi tous ces dictionnaires, il en est un qu'il faut distinguer des autres. Il s'agit du dictionnaire usuel, celui qui chaque jour va rendre service pour les mots croisés, le Scrabble, l'orthographe courante sans parler bien entendu des révisions pour le championnat. Le *Petit Larousse Illustré,* ou un ouvrage de même nature (le *Petit Robert*), se trouve dans chaque maison. Souvent gagné « chez Pivot » à l'occasion de la demi-finale (c'est le cadeau rituel), il existe généralement en plusieurs exemplaires chez les particuliers qui les exposent et les annotent comme autant de trophées. Ce genre de dictionnaire existe dans la plupart des foyers français. Pour ceux qui ne s'en servent que dans le cadre d'une orthographe ordinaire (scolaire, professionnelle, familiale ou protocolaire), le *Petit Larousse* est un outil que l'on acquiert une fois pour toutes et qui incarne l'idée (fausse d'ailleurs) du caractère immuable de la langue. « Ils achètent un Larousse pour la vie ! », s'étonnent les champions. Cet usage reflète une représentation très conservatrice du français : « La langue évolue ! Un dictionnaire doit être récent pour être fiable ! Des traits d'union apparaissent et disparaissent. Les progrès de la science enrichissent le lexique commun... » Ce ne sont pas les amoureux de la langue française

qui sont les plus conservateurs en matière d'orthographe. Le dictionnaire incarne, pour eux, l'évolution de la langue et non pas sa fixité. Ce conservatisme incarné par les dictionnaires a été souligné par Lionel Bellenger : « Ce qui est grave écrit-il, c'est que le lecteur aborde son journal ou écoute la radio et la télévision avec scepticisme, alors qu'il plonge dans son Larousse avec foi[15] ! »

Le dictionnaire comme objet biographique

Le dictionnaire, chez les passionnés du français, est bien plus qu'un outil de référence. C'est également un livre de compagnie très apprécié, à double titre d'ailleurs, car en plus d'une présence permanente dans l'univers privé de leur propriétaire, le dictionnaire constitue également un objet de mémoire biographique[16]. Le « premier » dictionnaire occupe dans l'esprit de tous une place très particulière.

C'est aux puces d'Oran (en Algérie) que la mère de Mme Lamande acheta le premier dictionnaire de la famille. Josette n'était encore qu'une enfant en 1950, mais elle se souvient très nettement du jour où sa mère ramena le dictionnaire en trois volumes dans la poussette de son jeune frère. Pour eux, c'était une « œuvre », un « objet de référence ». Le père de Josette était analphabète et cette acquisition représentait beaucoup. Quand ils quittèrent l'Algérie, ils l'emmenèrent avec eux malgré les difficultés du déménagement. Le dictionnaire était très abîmé.

15. « Le *Petit Robert*, depuis sa sortie en 1967, a été acquis par deux millions de personnes (l'auteur écrit en 1981). On a attaqué les dictionnaires pour leur conservatisme qui n'est pas sans conséquence sur le plan idéologique quand on sait que chaque foyer tend à en posséder au moins un, et que son achat coïncide avec son entrée dans la vie » (L. Bellenger, *L'expression écrite*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1981).

16. Les cahiers de classe sont également des objets biographiques très appréciés des bons élèves. Voir sur ce sujet l'article de Valérie Feschet, « Les cahiers d'Émilie (1896-1935). La composition française, de l'exercice scolaire à l'objet biographique », *Cahiers de littérature orale*, 41, 1997.

Le tissu de couleur rouge était déchiré par endroits. Josette le répara elle-même avec du simili marron lorsqu'elle était étudiante à Aix-en-Provence. Ce vieux dictionnaire est toujours chez ses parents. Ils s'en servent à l'occasion, se remémorant par son intermédiaire une histoire familiale singulièrement mouvementée.

Évelyne acheta son *Robert en 8 volumes* au tout début de sa carrière en 1957. Elle avait 20 ans. C'était la première fois qu'elle faisait des traites. Ce *Robert en 8 volumes* est placé aujourd'hui dans un petit meuble vitrine situé dans le hall d'entrée de sa maison avec les annuaires du téléphone. C'est une des premières choses que l'on voit en arrivant, avant même la bibliothèque du salon.

C'est également à la sortie de l'École normale, en 1951, que Michèle acheta son premier dictionnaire dans une petite librairie de Buis-les-Baronnies (Drôme). Il s'agissait du *Larousse Universel* en deux volumes. Comme Évelyne, elle le paya en plusieurs fois. Ce fut son premier achat important. Elle n'oubliera jamais ce moment. Elle possède toujours ce dictionnaire qui est précieusement rangé avec les autres dans son bureau.

Quant à Georgette, elle est très fière de son *Tout-en-un* (une encyclopédie illustrée), offert par M. Charles Bouissoud, député à Bernichon, en l'honneur de sa place de première du canton au certificat d'études en juillet 1938. Elle était déjà très bonne en dictée...

N'est-il pas possible de voir dans ces dictionnaires l'incarnation d'une sorte de « première communion » républicaine ? Acheté par des fonctionnaires à la fin de leur parcours initiatique (certificat d'études, École normale), le dictionnaire ne représente-t-il pas la foi en la République, comme le missel offert lors de la première communion reflétait, il y a encore peu de temps, la croyance en Dieu ? L'achat du premier dictionnaire est un acte décisif d'agrégation à l'identité nationale, un acte symbolique d'adhésion à l'État.

Dictées et souvenirs d'enfance

Mais pourquoi cet amour de la langue, des mots, des livres ? Pourquoi s'imposer, pour certains, un entraînement aussi fastidieux et monotone ? Les représentations qui animent les pratiques orthographiques des candidats des « Dicos d'or » semblent essentiellement inscrites dans leur enfance. Les personnes interrogées ont eu, sans exception, une enfance caractérisée par un parcours scolaire primaire d'excellence. Ils étaient toujours les premiers de la classe et obtenaient sans peine, au désespoir de leurs camarades, tous les prix qui étaient décernés dans les établissements scolaires : premier prix d'orthographe, premier prix de mathématiques, premier prix de composition française, prix de lecture, etc. Plus tard, lorsqu'ils se sont présentés aux concours professionnels, ce fut la même réussite : major du concours de l'École normale, major du brevet... Et comme si cela ne suffisait pas, nombreux sont celles et ceux qui étaient en avance dans leur parcours scolaire. L'image du surdoué est sans cesse mise en avant dans les discours bien qu'elle soit noyée dans un océan de pudeur liée à des années de culpabilité.

Ce n'est pas toujours facile d'être le meilleur de la classe et tous l'ont payé assez cher. La jalousie de leurs camarades, la méchanceté de certains de leurs maîtres reviennent tout autant à leur mémoire que le bonheur d'avoir été bon élève. Tous, quoi qu'il en soit, ont été particulièrement heureux dans leur enfance studieuse. Ils étaient la fierté de leurs parents. Ils se distinguaient de leurs frères et sœurs par leur réussite scolaire. L'orthographe fut le premier vecteur de leur épanouissement et de l'affirmation de leur identité. Est-ce pour ne pas rompre avec ces années roses qu'ils ont majoritairement choisi de devenir enseignant en refusant les autres promotions ?

Le souvenir triomphal de ces années d'enfance a sans doute un grand rôle à jouer dans cet amour adulte de la dictée. Le succès des « Dicos d'or » est incontestablement lié à l'image que les adultes portent en eux de la dictée type certificat d'études.

S'ils en ont gardé de bons souvenirs, ils se délectent de l'exercice en replongeant avec plaisir dans leur passé. Les « mauvais en orthographe », quant à eux, s'amusent aussi, non sans amertume, de cette inversion symbolique qui transforme un exercice sérieux et sévèrement sanctionné en un jeu national.

Bernard Pivot ne s'y est pas trompé et incarne avec humour le rôle de l'instituteur. Il passe dans les rangs, jette un œil sur les copies, taquine les candidats. Il s'est même déguisé en instituteur avec une blouse grise et une baguette en bois lors d'un des premiers championnats. L'image de l'instituteur[17] est indissociable de la dictée et de l'orthographe. Comme le souligne Nina Catach : « L'orthographe est un domaine où ce qu'a dit l'instituteur prend poids de catéchisme, de morale, de vérités existentielles[18]. »

Vieillesse, orthographe et sociabilité

L'orthographe fut donc un devoir d'enfance, puis, bien souvent, une profession[19] d'adulte et enfin, avec la retraite, un jeu, cette fois associé à la vieillesse. Il est frappant de constater que les candidats seniors avaient entre 50 et 70 ans. Pourtant, l'âge requis pour entrer dans cette catégorie est 18 ans. Où sont donc passés les 18-50 ans ? Le manque de temps n'est pas un argument pertinent pour justifier l'absence d'une passion. Un tel constat incite à se demander s'il n'existe pas un phénomène social d'enfouissement temporaire de certaines passions puis de réapparition ?

17. Voir sur le thème des instituteurs et de leur formation en tant que corps social, l'article de Dominique Blanc, « Numéros d'hommes. Rituels d'entrée à l'école normale d'instituteurs », *Terrain*, 8, avril 1987, p. 52-62, ainsi que l'ouvrage de Jacques Ozouf, *Nous, les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque*, Paris, Julliard, 1967.

18. N. Catach, *Les délires de l'orthographe*, Paris, Plon, 1989, p. 2.

19. Les concurrents des « Dicos d'or » ne font pas majoritairement partie de la catégorie « seniors professionnels ». La catégorie « seniors amateurs » est de loin la plus importante.

Il est vrai que la retraite bouleverse sensiblement et brutalement les représentations et les pratiques. Exclus subitement de leur univers professionnel, les jeux d'orthographe sont pour certains une façon de recréer des liens, de reformer le « cercle », comme le dit Michèle. C'était un de ses paris lorsqu'elle a quitté l'enseignement primaire. Elle voulait reconstruire un réseau de « collègues ». La dictée de Pivot lui a permis de réaliser ce vœu.

Si l'orthographe accompagne la retraite, l'orthographe est également pensée comme le moyen de reculer la vieillesse. L'inquiétude de perdre petit à petit sa mémoire et ses facultés mentales hante les retraités qui s'acharnent à retarder les effets du temps par un entraînement intensif et régulier. Les « Dicos d'or », comme les jeux de mots en général, sont pour beaucoup une façon de tenir en éveil leur esprit.

Un don du ciel

On peut lire, imprimée sur une des pages du « Dicos d'or » de la finale 1995, la question suivante : « Par quelle extraordinaire disposition de votre esprit parvenez-vous à maîtriser parfaitement l'orthographe française, infernal labyrinthe de chausse-trapes, de chemins en trompe-l'œil, d'excavations grammaticales, de mirages syntaxiques et de faux amis qui, avec des participes passés, indiquent des directions improbables ? » À cette question que j'ai posée systématiquement, à ma façon, l'étonnante réponse fut : « L'orthographe est un don ! Nous l'avons dans nos gènes comme on a les yeux ou le nez de son père ou de sa mère ! » « L'orthographe, c'est inné ! » « L'orthographe, c'est naturel ! » Quelle incroyable transformation du plus pur produit de culture, l'écriture, en produit de nature ! Seule Mme Lamande admit qu'elle acquit l'orthographe à la force du poignet, car elle était soutien de famille, d'origine espagnole, et que l'orthographe était pour elle un outil de survie. Il faut signaler ici que le culte de l'orthographe concerne une population assez homogène, d'origine modeste sinon très modeste, qui construisit sa culture et son identité par l'école.

Orthographe et tradition

Abordée ici sous l'angle du concours national de dictée proposé par Bernard Pivot, France 3 et le Crédit agricole, la passion de l'orthographe déborde en fait largement ce cadre médiatique et ludique. Les protestations virulentes que souleva entre 1988 et 1991 le projet de réforme montrent combien l'orthographe déchaîne les émotions à l'échelon national et « à quel point certains Français peuvent perdre leur sang-froid et même tout bon sens dès qu'on ose envisager de modifier ne serait-ce qu'un tout petit nombre des irrégularités les plus gênantes et quelques-unes des incohérences les plus criantes de leur orthographe bien-aimée[20] ». Pourtant, les réformes sont possibles. Le portugais, par exemple, a vu aboutir le 1er janvier 1994 un grand projet d'unification d'orthographe pour les sept pays – représentant plus de 150 millions d'habitants – où cette langue est officielle. L'orthographe de la langue française, quant à elle, semble devoir se pétrifier dans la forme immuable qu'elle a depuis plus d'un siècle. Depuis la fin du XIXe, en effet, toutes les réformes, aussi modestes aient-elles été, ont toujours échoué[21].

Toutefois, s'il y a une spécificité française, ce serait moins la passion pour le français, que l'on retrouve finalement dans toute la francophonie, que cette confusion très forte entre la langue et

20. H. Walter, *op. cit.*, p. 262. Les rectifications proposées par la réforme du 6 décembre 1990 (date de parution au *Journal officiel*) sont : 1° Remplacement de certains traits d'union par la soudure ; 2° Simplification du pluriel de certains mots composés ; 3° Pour l'accent grave sur un *e* : application de la règle générale aux verbes en -eler ou en -eter ou du type céder, ainsi qu'aux formes interrogatives ; 4° L'accent circonflexe est facultatif sur le *i* et *u* sauf dans les conjugaisons (passé simple et subjonctif) et dans quelques monosyllabes où il apporte une distinction utile ; 5° Le tréma est placé sur la voyelle qui doit être prononcée ; 6° Pour les mots empruntés, l'accentuation et le pluriel suivront les règles des mots français ; 7° Rectifications d'anomalies : boursouffler (comme souffler), charriot (comme charrette), etc. ; 8° Le participe passé du verbe laisser suivi d'un infinitif est invariable. Ex. Elle s'est laissé mourir, je les ai laissé partir.

21. H. Walter, *op. cit.*, p. 261.

l'orthographe. Pour de très nombreux Français, le mot prononcé n'est rien sans sa forme écrite ; le sens se voit autant qu'il s'entend et se vocalise. Michel Arrivé constate ainsi, à la suite d'une revue de presse portant sur le dernier projet de réforme, que « la langue, femme aimée, se retrouve métonymiquement assimilée à la robe qu'elle porte. Porter le ciseau sur l'étoffe, c'est du même coup mutiler le corps avec lequel elle se confond[22]. » La force de l'imaginaire est telle que nombreux ont été ceux qui ont déclaré, par exemple, que sans son *ph*, le nénuphar serait une moins jolie fleur et que l'éléphant[23] paraîtrait moins imposant. Pourtant, nénuphar s'écrivait *nénufar* jusqu'au début du XX^e^ siècle et vient du persan *nilufar*, « lotus bleu », par l'intermédiaire de l'arabe[24]. L'orthographe deviendrait-elle un patrimoine au sens propre, un système de valeurs qui posséderait une matière fixée une fois pour toutes ?

Est-ce l'apprentissage populaire quasi religieux de l'orthographe qui remonte aux réformes de Jules Ferry (mais dont les adultes d'aujourd'hui ont bénéficié) qui est à l'origine de cette caractéristique française de ne pouvoir envisager une orthographe différente ? Est-ce l'ancienne formation des maîtres (l'École normale) qui a produit ce fétichisme national de l'écrit ? Les dernières générations (celles touchant les jeunes de six à trente ans[25]), n'ayant manifestement pas eu le même apprentissage que leurs « pères », n'auront peut-être pas la même attitude face à la modification de l'orthographe de leur langue. La réforme proposée en 1990 compte d'ailleurs sur le renouvellement des générations pour être appliquée : « Ces propositions ne sauraient être imposées aux usagers adultes. Les graphies anciennes seront considérées comme variantes correctes jus-

22. M. Arrivé, *op. cit.*, Paris, PUF, 1993, p. 130.
23. Éléphant ne faisait pourtant pas partie des mots dont on se proposait de rectifier l'orthographe.
24. H. Walter, *op. cit.*, p. 263.
25. Il est difficile de se prononcer pour les générations qui n'ont pas encore entrepris le processus d'alphabétisation.

qu'à ce que les nouvelles dominent dans l'usage[26]. » Cette fixité de l'orthographe est également l'œuvre indirecte des lexicographes, et notamment celle d'Émile Littré, qui depuis plus d'un siècle, semblent avoir définitivement, bien qu'involontairement, fixé la forme écrite du vocabulaire français. Émile Littré considérait pourtant la langue dans son dynamisme historique. « Le passé de la langue conduit immédiatement l'esprit vers son avenir, dit-il. Il n'est pas douteux que des changements surviennent et surviendront progressivement, analogues à ceux qui, depuis l'origine, ont modifié la langue d'un siècle à l'autre[27]. » Il est vrai que, depuis, la langue a intégré un très grand nombre de néologismes. Mais la force de l'écrit est telle que les nouvelles graphies relèvent d'un domaine où la « tradition » domine les usages. Le XX^e siècle est le siècle des dictionnaires et donc de la faute d'orthographe[28]. Rares sont les foyers qui n'en possèdent pas au moins un. Ils sont devenus l'âme de la langue.

Quelle drôle de passion cette histoire d'orthographe ! On a communément l'habitude de définir la passion comme la mise en pratique d'une certaine démesure, comme le non-respect plus ou moins violent des normes établies par la société. Or, célébrer l'orthographe, comme le souligne très justement Lionel Bellenger, c'est célébrer « le culte des valeurs normatives », c'est traverser « une jungle de principes, d'usages et de convenances ». Bien écrire, dit-il, c'est « témoigner son attachement à la civilité, aux valeurs traditionnelles, respect, courtoisie, tolérance, serviabilité ». Bref, écrire juste est « un signe d'obéissance vis-à-vis de l'ordre, vis-à-vis d'une certaine légalité ».

La passion de l'orthographe, comparée à d'autres, est donc une passion bien sage dans laquelle la recherche de l'excellence

26. Propositions du Conseil supérieur de la langue française.
27. Voir Émile Littré, « Préface », *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1889.
28. Nos dictionnaires modernes ont une longue histoire. L'Académie française prit le rôle de lexicographe en 1696 et constitua, à l'aide des dictionnaires préexistants et de ses propres recherches, le corps de la langue usuelle de l'époque.

s'effectue pour la norme. Point de drames conjugaux, de risques vitaux, de marginalisation sociale, mais qu'on ne s'y trompe pas, les efforts et les sacrifices demandés n'en sont pas moins considérables, sans parler des traces indélébiles que laissent en chacun et chacune les fautes commises.

Bibliographie

ARRIVÉ M., *Réformer l'orthographe ?*, Paris, PUF, 1993.
BELLENGER L., *L'expression écrite*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1981.
BLANC D., « Numéros d'hommes. Rituels d'entrée à l'école normale d'instituteurs », *Terrain*, 8, avril 1987, p. 52-62.
CATACH N., *Les délires de l'orthographe*, Paris, Plon, 1989.
CERTEAU M. DE, JULIA D., REVEL J., *Une politique de la langue : la Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard, 1975.
FESCHET V., « Petites manies ou rituels domestiques ? Le rangement des papiers de famille en Provence alpine », in *Ethnologie française*, XXVI, 2, avril-juin, Paris, 1996, p. 289-301.
FESCHET V., « Les cahiers d'Émilie (1896-1935). La composition française, de l'exercice scolaire à l'objet biographique », *Les cahiers de littérature orale*, Récits de vie, Histoires de vie, 41, 1997, p. 30-59.
FESCHET V., *Les papiers de famille. Écriture et nostalgie en Provence alpine*, Aix-en-Provence, Éditions de l'Université de Provence, 1998, à paraître.
FURET F., OZOUF J., *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Éd. de Minuit, 2 vol., 1977.
OZOUF J., *Nous, les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque*, Paris, Julliard, 1967.
PÉRONCEL-HUGOZ J.-P., « Le français à mots ouverts », *Le Monde*, 30 juillet 1996.
WALTER H., *L'aventure des langues en Occident*, Paris, Robert Laffont, 1994.